

## **Le partage des eaux dans *Watershed*, de Percival Everett : Métissage, hydrographie, textualité**

Michel FEITH  
MCF  
CRINI – Université de Nantes  
Michel.Feith@univ-nantes.fr

### **Résumé :**

*Watershed*, publié en 1996, peut faire figure de roman engagé. Par l'intermédiaire de son personnage principal, un hydrographe noir qui prend le parti d'un groupe d'activistes amérindiens, il jette un éclairage pluriel sur la question des minorités aux Etats-Unis. En fait, le roman est tout entier subsumé dans son titre : ligne de partage des eaux, un « watershed » est aussi un tournant historique, ou narratif, le moment où le cours des choses s'infléchit. Les trois niveaux de notre lecture suivront les méandres des connotations du titre. La question de l'engagement du personnage, de sa conversion à l'activisme politique, se fondera sur le sens de tournant dramatique et idéologique. Celui-ci est fortement lié à une autre strate de l'œuvre : la réécriture des mythes américains de la Frontière, de la nature sauvage, de l'Indien, mettant en évidence une sédimentation historique et langagière déterminante, un bassin idéologique, pour ainsi dire. Enfin, filant la métaphore hydrographique qui sous-tend la composition du texte, nous serons amenés à nous demander si cette insistance auto-réflexive conduit à saper ou à renforcer la composante réaliste et engagée du texte.

### **Abstract :**

Percival Everett's *Watershed* (1996) might be called a politically involved novel. Through its protagonist, a Black hydrographer who decides to side with Native American activists on a reservation, it sheds a plural light on the question of American minorities. Actually, the novel's many dimensions are programmed in the polysemy of its title, which can mean either a geological dividing line, or a historical, or narrative, turning point. The three levels of our reading will follow these different acceptations. The main character's conversion to political activism represents a dramatic and ideological turn. It is linked to another stratum of the text: a rewriting of the American myths of the Frontier, the wilderness, and the Indian, setting in relief a historical, linguistic sedimentation. Finally, the hydrographic metaphor underwriting the composition of the novel will lead us to wonder whether this self-reflexive emphasis undermines or strengthens its realistic, engaged component.

**Mots-clé:** Percival Everett – Afrodescendants – littérature afro-américaine – Amérindiens dans la littérature – mythe de la Frontière – hydrographie.

**Keywords :** Percival Everett – Afrodescendants – African American literature – Native Americans in literature – Frontier myth – hydrography.

**Plan :**

Le partage du Royaume de ce monde : un roman de l'engagement

Les mythes américains : le leurre et l'argent du leurre

Le partage des mots : hydrographies textuelles

Même si *Watershed*, publié en 1996, n'est pas à nos yeux l'un des meilleurs romans de l'auteur afro-américain Percival Everett, il présente au moins un double intérêt : tout d'abord, par l'intermédiaire de son personnage principal, un hydrographe noir qui prend le parti d'un groupe d'activistes amérindiens, il jette un éclairage pluriel sur la question des minorités aux Etats-Unis ; en outre, il est ce qui se rapproche le plus, dans la carrière d'Everett, d'un roman engagé. Le texte est hanté par la dualité : regards ethniques croisés, narration écartelée entre passé et présent, portée narrative et réaliste mise en tension avec une dimension auto-réflexive – structure fragmentée, kaléidoscopique, digressive, ambiguïté du sens – et, bien entendu, confluences et diffluences des cours d'eau. En fait, le roman est tout entier subsumé dans son titre. Un « watershed », c'est la ligne de partage des eaux délimitant deux bassins hydrographiques distincts, mais aussi un tournant historique, ou narratif, le moment où le cours des choses s'infléchit – c'est dire que l'allusion au roman d'Alejo Carpentier, presque incontournable pour le lecteur francophone, ne se trouve pas dans l'original : *Los pasos perdidos* a été traduit en anglais par *The Lost Steps*. Les trois niveaux de notre lecture suivront les méandres des connotations du titre. La question de l'engagement du personnage, de sa conversion à l'activisme politique, se fondera sur le sens de tournant dramatique et idéologique. Celui-ci est fortement lié à une autre strate de l'œuvre : la réécriture des mythes américains de la Frontière, de la nature sauvage, de l'Indien, mettant en évidence une sédimentation historique et langagière déterminante, un bassin idéologique, pour ainsi dire. Enfin, filant la métaphore hydrographique qui sous-tend la composition du texte, nous serons amenés à nous demander si cette insistance auto-réflexive conduit à saper ou à renforcer la composante réaliste et engagée du texte.

## Le partage du Royaume de ce monde : un roman de l'engagement

*Watershed* s'ouvre sur le siège, par le FBI, d'une petite église épiscopaliennne de la (fictive) réserve Plata, où ont trouvé refuge des activistes amérindiens. La première phrase du récit : « *My blood is my own, and my name is Robert Hawks* » / « Mon sang m'appartient, et mon nom est Robert Hawks » (1), est déjà frappée du sceau de l'ambiguïté. Ce patronyme animal – « hawk » signifie faucon – est courant en anglais, mais il pourrait tout aussi bien renvoyer à un nom « totémique » amérindien, en accord avec le contexte<sup>1</sup>. Ce n'est qu'après plusieurs

<sup>1</sup> Notons une ambiguïté similaire en ce qui concerne le nom de l'ex futur beau-père du héros, James Reskin, dont la ressemblance avec « redskin », peau-rouge, ne saurait être le fruit du hasard.

paragraphes qu'il devient clair que le protagoniste est noir. Ce flottement initial annonce le refus de toute identification collective par le « sang », le phénotype, ou l'ethnicité, domaine privilégié, aux Etats-Unis, de l'« identity politics » ; et pourtant, le fait d'être noir ou Indien prendra un caractère déterminant dans la suite du roman.

La narration, rétrospective, aura pour but d'expliquer pourquoi un hydrographe afro-américain, sans couleur politique, se retrouve un M-16 à la main côte-à-côte avec ces militants assiégés. En fait, la présence de Robert dans les montagnes de la Plata tient en partie au hasard : il s'y rend pour fuir une petite amie folle et envahissante, avec laquelle il a enfin réussi à rompre. En outre, parfait misanthrope, il préfère la nature et la solitude à la compagnie de ses semblables.

*I considered how I had done so much to remove all things political from my life [...] I didn't need Christianity to dismiss people and I didn't need them to be white. I simply dismissed them all, quietly, without judgment, equally [...] I didn't believe in God, I didn't believe in race, and I especially didn't believe in America (152-153)*

Je réfléchis à la façon dont je m'étais débrouillé pour éliminer de ma vie tout ce qui a trait à la politique [...] Je n'avais pas besoin d'être chrétien pour rejeter les gens, ni qu'ils soient blancs. Je me contentais de les tenir à distance tous autant qu'ils étaient, également, sans passion, sans les juger [...] Je ne croyais pas en Dieu, je ne croyais pas aux identités raciales, et surtout je ne croyais pas en l'Amérique.

Malgré l'humour dont elle se pare, cette misanthropie peut attirer les soupçons et passer pour le symptôme de quelque trauma passé. L'événement marquant, qui met en branle le processus de sa conversion à l'activisme, est la rencontre avec une jeune femme amérindienne de la taille d'une enfant, Louise Yellow Calf, qui lui apparaît à deux reprises. La première fois, elle lui extorque un trajet en voiture en sabotant, puis réparant, son moteur. La seconde fois, elle vient frapper à la porte de son chalet au cours d'une tempête de neige – épisode hautement symbolique, si l'on se souvient de *Native Son*, de Richard Wright, où la neige omniprésente symbolise le monde blanc. Au cours de cette même nuit, deux agents du FBI sont assassinés près d'un lac, et l'on soupçonne les activistes de l'American Indian Revolution, auxquels Louise est liée. Lorsque Robert reçoit la visite, d'abord de la police, puis du FBI, il prétend n'être au courant de rien. Par la suite, sa curiosité d'hydrologue l'amène à découvrir qu'un laboratoire bactériologique secret de l'Armée pollue l'eau de la région, mais qu'afin d'éviter que la contamination par l'anthrax ne gagne un lac utilisé par les fermiers, blancs comme Indiens, l'on a construit un barrage qui détourne l'eau vers la réserve, provoquant empoisonnements et maladies. Les deux agents du FBI assassinés avaient l'intention de dénoncer ces agissements, et c'est le gouvernement américain qui les avait supprimés. La fin du roman nous ramène au début : Robert, venu prêter main forte aux militants assiégés dans l'église, part à travers la montagne enneigée pour transmettre aux médias les preuves photographiques des malversations gouvernementales.

Ainsi résumée, l'intrigue de *Watershed* semble tirée tout droit d'une de ces séries ou téléfilms américains à suspense (sous-catégorie : théorie du complot), obéissant à des formules toutes faites, sans s'embarrasser de subtilité. Une certaine dose d'auto-parodie ludique de la part d'Everett semble évidente, mais le fait qu'il ait repris un scénario semblable dans son roman suivant, *The Body of Martin Aguilera*, indique une préoccupation durable (Clary 170). Ce cas de figure rappelle en outre plusieurs cas de litiges entre réserves indiennes et gouvernement fédéral ou compagnies minières à propos de l'exploitation du sol, de la répartition des revenus et des conséquences écologiques de cette mise en valeur. La structure non-linéaire du récit –

qui se présente sous une forme fragmentée, un peu comme un carnet de notes, où l'intrigue principale est entrecoupée de flashbacks, de récits de rêves, d'observations hydrographiques, de remarques sur la pêche à la truite, d'extraits de précis d'anatomie ou de documents historiques, etc. – a le mérite de masquer ce que l'argument peut avoir de simpliste, et de faire porter ailleurs une partie de l'intérêt du roman<sup>2</sup>. En effet, les aventures présentes de Robert font ressurgir un passé plus ou moins enfoui, où les données biographiques rejoignent le cours de l'histoire.

L'engrenage dans lequel se trouve entraîné le narrateur-protagoniste a pour point de départ sa méfiance envers la police, qui l'empêche de dévoiler ce qu'il sait de l'affaire à ses visiteurs officiels. En une série d'analepses, l'on découvre que Robert est originaire d'une famille de médecins noirs de Caroline du Sud, d'où l'activisme n'était pas absent. Son père avait hébergé Martin Luther King lors d'un de ses déplacements. Son grand-père avait soigné un jeune militant des Black Panthers, blessé par la police, et lui avait fourni lors de son procès un alibi pour un meurtre qu'il n'avait pas commis; en conséquence il avait été rayé de l'Ordre des médecins. Ce désaveu, associé à la progression de la maladie d'Alzheimer, le conduisit au suicide au cours d'une partie de chasse avec son petit-fils. Ce dernier quitta par la suite le Sud et son héritage de racisme, de répression policière, de Ku Klux Klan, et entreprit de ravalier une colère impuissante... L'enquête qu'il mène à présent sur le territoire de la réserve est en même temps une exploration du passé. Levant ce refoulement, au nom de la solidarité humaine et du respect de la nature, il met fin à ses propres réserves, qui apparaissent maintenant comme l'intériorisation d'un processus de ségrégation et de domination.

L'ampleur historique du problème trouve confirmation dans plusieurs digressions « documentaires ». Une première série établit un parallèle entre le traitement et les traités réservés aux Indiens et l'« institution particulière » de l'esclavage, caractérisés par la même hypocrisie paternaliste et soi-disant civilisatrice. Ainsi, les statuts d'une colonie britannique non spécifiée, datés de 1740 : « *All Negroes, Indians, mulattoes, or mestizos and all their issue are absolute slaves, and shall follow the condition of the mother* » (158) / « Tous nègres, Indiens, mulâtres, ou métis, et toute leur descendance, sont sans exception esclaves, et suivront la condition de leur mère ». Ainsi, cet extrait d'une déclaration de 1881, du Commissaire aux Affaires Indiennes Hiram Price, citée sans attribution :

*There is no one who has been a close observer of Indian history and the effect of contact of Indians with civilization, who is not well satisfied that one of two things must eventually take place, to wit, either civilization or extermination of the Indian. Savage and civilized life cannot live and prosper on the same ground. One of the two must die.* (168)

Il n'est aucun proche observateur de l'histoire indienne et des effets du contact des Indiens avec la civilisation, qui ne soit convaincu que l'une des deux choses suivantes devra finalement se produire, à savoir, ou bien la [conversion à la] civilisation, ou bien l'extermination des Indiens. La vie sauvage et la vie civilisée ne peuvent vivre et prospérer sur le même territoire. L'une des deux doit disparaître.

---

<sup>2</sup> Voir la très riche analyse des interactions entre texte et paratexte développée par Claude Julien, qui propose en outre une classification des inserts en cinq catégories : violence naturelle (hydrographie du bassin de la Plata) ; traités non respectés ; violence sociale ; désordres physiques et mentaux ; divers. Ce sont en particulier les thèmes de la violence et de la maladie qui unifient les divers niveaux du récit (Julien 122).

Le propos est assez clair : l'alternative pour les Indiens réside entre l'adoption de la langue et de la culture euro-américaines, et la mort : sinon un génocide, ce qui est visé est un ethnocide. Le parallèle avec la déculturation et l'acculturation forcées des esclaves est évident. Une seconde série montre que l'émergence, dans les années 70, de mouvements radicaux noirs, comme les Panthères Noires, et amérindiens, tels que l'American Indian Movement (AIM), a pareillement provoqué une réaction analogue des instances gouvernementales : un programme spécial du FBI, nommé COINTELPRO, ou « Counterintelligence Program » (114), administré par une « Racial Intelligence Section » (124) avait pour but de harceler et de désorganiser les radicaux appartenant à ces deux groupes ethniques (106). Malgré l'absence de références précises, ces passages sont présentés comme des extraits de documents officiels, dont Everett cite la provenance dans ses « remerciements »<sup>3</sup>. Fragments de hors-texte faisant irruption dans la fiction, ils sont investis d'une double fonction : d'une part, recopiés dans le carnet intime de Robert Hawks, ils participent de la narration, en motivant le parcours idéologique du personnage ; d'un autre côté, ils « brisent le cadre » et interpellent directement la conscience du lecteur.

Cette première acception du titre *Watershed* comme basculement narratif, conversion du protagoniste à l'engagement et à l'activisme, repose sur un partage des eaux lié à un partage du monde. Le combat des indiens Plata pour la reconnaissance de leurs droits sur l'eau (« water rights ») n'est que l'une des conséquences à long terme de la colonisation du continent par les Européens, ancrée dans la mythologie de la Destinée Manifeste étasunienne. Il s'insère dans une répartition asymétrique du pouvoir entre Etat et minorités, comme le confirme le choix de déverser les eaux contaminées du côté de la réserve plutôt que sur un terrain partagé par les Blancs. Le texte, par sa stratégie d'interrogation du réel et de dénonciation engagée, tente d'opérer un rééquilibrage, d'infléchir le cours de notre lecture en continuité avec le hors-texte : documents « réels » à l'appui, il veut nous forcer à prendre parti, à l'image du personnage principal. Pourtant, le texte excède cette dimension réaliste : *Watershed* n'est pas réellement un thriller politique. L'aspect passablement caricatural de l'intrigue, plus qu'une maladresse, nous semble un refus de se prendre trop au sérieux, ce que confirmerait la dimension comique de certains épisodes, tels les déboires de Robert avec son ex-petite amie et avec une agente du FBI qui le poursuit de ses assiduités alcoolisées. L'auto-réflexivité du texte, incarnée dans les nombreuses digressions, nous éloigne d'une croyance naïve en la capacité du langage à rendre compte de façon transparente de la réalité. Si réalisme il y a, il doit intégrer le fait que le réel est aussi pénétré de langage et de représentations fictionnelles. *Watershed* s'engage ainsi dans une relecture et une réécriture critiques de certains mythes fondateurs américains, afin d'en détourner le cours, mettant à jour une stratification du texte semblable à celle d'un bassin hydrographique.

## Les mythes américains : le leurre et l'argent du leurre

Dans l'incipit du roman se pose justement le problème des mérites et limites du réalisme :

---

<sup>3</sup> W. CHURCHILL et J. W. WALL, auteurs de *Agents of Repression: The FBI's Secret War Against the Black Panther Party and the American Indian Movement*, Boston, South End Press, 1988.

*There is no one else in whom I place sufficient trust to attempt a fair representation of the events – not that the events related would be anything less than factual, but that those chosen for exhibition would not cover the canvas with the stain or underpainting of truth – and of course truth necessarily exists only as perception and its subsequent recitation alters it. But I can tell it, my own incriminations aside. (2)*

Je ne fais suffisamment confiance à personne d'autre pour tenter une représentation juste des événements – non pas que les événements décrits soient rien moins que des faits, mais parce que les faits sélectionnés risquent de ne pas couvrir la toile de la marque ou de la couche préparatoire de la vérité. Bien sûr, la vérité n'existe nécessairement que comme perception, et toute récitation ultérieure la modifie. Mais je peux toutefois la dire, malgré mes incriminations.

Selon un pli philosophique que l'on retrouve dans nombre d'autres ouvrages d'Everett, le parti-pris n'est pas déconstructionniste, en ce qu'il ne nie ni l'existence de la vérité, ni la capacité du langage à la transmettre. Pourtant, si la vérité réside dans l'expérience, sa répétition narrative aura tendance à la déformer. De même, elle ne réside pas uniquement dans les faits, mais dans leur agencement signifiant, ce qui ouvre, en filigrane, la possibilité d'une vérité plurielle, tirant sa force, mais aussi un degré de partialité, de l'implication ou « incrimination » du sujet. Cette défense et illustration d'une philosophie du réalisme bien tempéré prend bien sûr toute sa saveur lorsqu'on se rappelle qu'elle est édictée par un personnage fictif. Personnage qui d'ailleurs développe à peine quelques pages plus loin toute une théorie du simulacre, de l'illusion réaliste, lors d'une digression sur l'art de la pêche à la mouche.

*The materials of their construction must give the appearance of life, suggesting the movement of a living insect in its larval or nymphal stage, its pulsing, vibrating. The fish get close to it, without the concern of surface predators, and take a good look, and so it must be lifelike. (3)*

Les matériaux de fabrication doivent avoir l'apparence de la vie, suggérant les mouvements d'un insecte à l'état de larve ou de nymphe, ses pulsations, ses vibrations. Les poissons s'approchent, sans s'inquiéter des prédateurs de surface, et prennent le temps d'un bon coup d'œil ; il faut donc que le leurre soit réaliste.

Voilà, transposée en termes aquatiques, toute la question du roman réaliste, simulation langagière donnant l'illusion de la réalité. Il s'agit, en un mot, d'une convention d'écriture reposant sur un principe mimétique, dont les « faits » et personnages sont plausibles car ils ressemblent à des personnes ou événements existants dans notre univers de référence. Cette question d'« objectivité » littéraire prend un relief tout particulier dans le cas de la représentation d'une réserve indienne, tant y est prégnant le piège des stéréotypes. Créant du monde un double virtuel investi de désir, ce simulacre, en un sens presque baudrillardien, est aussi un leurre : en effet, pour qu'il s'engage dans le texte, il faut que le lecteur « morde à l'hameçon ». Ironie supplémentaire et nouvelle mise-en-abîme : le personnage du narrateur ne s'est investi lui-même dans la quête de la vérité que parce qu'il a mordu lui aussi à plusieurs hameçons – sa rencontre avec Louise Yellow Calf, sa confrontation tendue avec la police, la curiosité scientifique...

Cette remise en cause du rapport entre fiction et réalité ne vient pas uniquement parasiter la dimension réaliste et l'engagement du texte ; elle peut au contraire les approfondir. Mettant l'accent sur le récit comme leurre et piège, il en médite les pouvoirs de mise en forme idéologique de la réalité. Se plaçant dans le contexte de certains mythes fondateurs de la

nation et de la littérature américaines, à savoir le mythe de la Frontière, de la nature sauvage ou « wilderness », et de l'Indien, récits-simulacres qui véhiculent toute une idéologie coloniale du rapport à l'Autre et au territoire, il semble suggérer qu'une littérature critique pourrait contrecarrer leur influence, et ainsi s'engager dans une « dépollution » de l'imaginaire étasunien. En cela le projet d'Everett se rapproche de celui de l'écrivain amérindien Gerald Vizenor, qui considère toute son œuvre comme une riposte à l'appropriation de l'Indien et de l'Ouest par la culture dominante, par le biais de l'historiographie, de la littérature, du cinéma, et aussi de la science, en particulier sa bête noire, l'anthropologie :

*I have not been fierce enough about anthropology [...] Consider the arrogance of a culture that believes in outside experts, the experts who create simulations and consider a culture that believes in such experts over natives, over the wit and wisdom of native stories, and the cultural predators who reduce the original, mythic, and ironic perceptions of natives to more material evidence. (Postindian Conversations 90)*

Je n'ai pas été assez féroce avec l'anthropologie [...] Voyez l'arrogance d'une culture qui croit en des experts extérieurs, les experts qui élaborent des simulations. Voyez une culture qui accorde à de tels experts plus de crédit qu'aux indigènes, qu'à l'humour et à la sagesse des récits indigènes. Voyez les prédateurs culturels qui rabaisent les perceptions originales, mythiques et ironiques des autochtones au rang de simple preuves matérielles.

Il y a chez Everett un attrait certain pour l'Ouest américain et ses paysages ; souvent, il insère des personnages afro-américains dans ces théâtres de la Conquête de l'Ouest et de la Destinée Manifeste. Ainsi, la figure du cow-boy noir, que l'on retrouve dans *God's Country* et *Blessés*. *Watershed* présente une autre variation sur ce thème. En effet, Robert vit dans un minuscule chalet, au cœur de la nature sauvage, dont il explore le réseau hydrographique, et où il part à la chasse et à la pêche. Il revit ainsi le mythe de la Frontière, du pionnier, du trappeur lié avec les Indiens. Toute une tradition littéraire s'y lit en filigrane : du Transcendentaliste Thoreau installé dans une cabane en bois au bord de l'étang de Walden, jusqu'aux *nature writers* contemporains, à l'écriture animée de préoccupations écologistes, en passant par le Nick Adams de « La grande rivière au cœur double », de Hemingway, dont l'immersion thérapeutique dans la nature et la passion pour la pêche à la truite trouvent un écho significatif dans le roman.

Il s'agit de rendre aux Noirs leur place dans le paysage historique et géographique américain, de mettre en valeur la contribution des afro-descendants à la création de la nation, et ainsi de contrebalancer les clichés qui limitent leur présence au Sud de l'esclavage et aux ghettos urbains. Notons qu'Everett lui-même, né en Caroline du Sud, a accompli sa propre migration vers l'Ouest, puisqu'il vit et enseigne actuellement en Californie. Cependant, cet effort pour rectifier le « simulacre » du discours dominant risque de le reconduire par d'autres moyens : en effet, insérer les minorités ethniques dans le mythe de la Destinée Manifeste, c'est en quelque sorte reconnaître la validité du schéma colonial. Le côté obscur de la Conquête étant bien entendu la dépossession des Indiens, l'on comprend l'importance de *Watershed* dans le cycle de l'Ouest de Percival Everett.

Cette question du rapport à l'Autre indigène prend d'abord la forme d'une réécriture critique des clichés du Western. Les rapports entre la police et les Indiens de la réserve restent empreints de violence et rappellent les fusillades du Far West (170), ce qui semble indiquer la permanence, sur plus d'un siècle et demi, des mêmes structures mentales. Mais cette image

subit aussi une inversion dans le roman, puisque ce sont les activistes Indiens qui sont encerclés dans l'église par le FBI, au lieu des colons blancs assiégés par les Peaux-Rouges. De même, les deux agents du FBI assassinés appartenaient à des minorités ethniques – l'un était un Indien séminole de Floride et l'autre un Afro-Américain – et tentaient d'aider les habitants de la réserve. Il est donc nécessaire d'abandonner l'une des catégories essentielles du Western classique, le manichéisme.

L'un des autres « simulacres » subvertis par le roman est l'image de l'Indien. De nombreux écrivains amérindiens, comme Louis Owens, ou Gerald Vizenor, se sont insurgés contre un double cliché complémentaire, celui du Bon et du Mauvais Sauvage. D'un côté, le mythe nostalgique de l'Indien romantique, Dernier des Mohicans digne, stoïque, vivant en harmonie avec la nature et pénétré d'une sagesse ancestrale ; de l'autre, héritier de la violence du barbare « primitif », l'assujetti social de la réserve contemporaine. En fait, ces deux figures ne sont que deux versants d'une même construction, celle du « vanishing American », destiné à laisser la place à la population euro-américaine (Owens 21 ; 83-84). Afin d'éviter ces deux écueils, Everett, tout en dépeignant une certaine pauvreté dans la réserve Plata, n'en dresse pas un tableau apocalyptique fait de criminalité et d'alcoolisme. Sur l'autre versant, bien que Robert rencontre un chamane et participe à une cérémonie du culte du Peyote, alcaloïde hallucinogène destiné à stimuler la quête de visions, il n'en retire aucune révélation.

*The thought of experiencing a vision was exotic to me, as I had, I imagined, a typical if naive fascination with the spiritual life of these people. I felt like a tourist, but guilty as I didn't want my curiosity to appear frivolous or vapid [...] I experienced no vision, saw no little coyote drive by the fire in a tiny station wagon, saw nothing but the morning come, and felt nothing except for the numbing of my butt and the stiffening of my legs from having sat so long. (83)*

L'idée de connaître une vision me semblait exotique, vu que j'avais, à ce que j'imaginai, une fascination typique mais naïve pour la spiritualité de ces gens. Je me sentais comme un touriste, mais un touriste coupable, car je ne voulais pas que ma curiosité ait l'air frivole ou insipide [...] Je n'ai pas eu de vision, n'ai pas vu de petit coyote passer devant le feu en camionnette, je n'ai rien vu que l'approche de l'aube et n'ai rien senti, sauf que j'avais les fesses engourdies et les jambes raides d'être resté si longtemps assis.

La gêne liée à une possible imputation de voyeurisme, tout comme l'allusion parodique aux ouvrages d'« anthropologie-fiction » de Carlos Castaneda – à qui Mescalito, l'esprit du peyote, apparaît sous la forme d'un chien (Castaneda 46-47) – concernent autant l'auteur que le personnage, et impliquent toute une politique de la représentation de l'Autre. En outre, la plupart des Indiens du roman ont plus ou moins abandonné le mode de vie et la spiritualité traditionnels. Ainsi, la grand-mère de Louise Yellow Calf a peur du chamane et de ses rituels de guérison, et préfère aller à l'hôpital bénéficier de la médecine occidentale. De même, les Plata ne connaissent plus les montagnes, sédentarisés qu'ils sont à la réserve ou à la ville. Là encore, Everett se fait l'écho de certains auteurs amérindiens, qui insistent sur l'évolution et la diversité de la culture native, devenue hybride, et couvrant tout un éventail de possibilités identitaires, depuis la persistance de la tradition jusqu'à l'adoption de la modernité occidentale. Toutefois, comme ces écrivains, il instille dans le récit des références – très discrètes, comme il convient à un hôte – à la vision du monde amérindienne. Par exemple, la très petite taille de Louise Yellow Calf pourrait être une allusion aux « Little People » présents dans les légendes de plusieurs tribus, dont les Cherokees, qui les nomment *Yunwi Tsundi*. Ces derniers vivent dans les grottes et les montagnes ; bienveillants et secourables, ils

aident les enfants et les voyageurs égarés, mais ceux qui en parlent ou les voient sans y être invités peuvent en mourir (Mooney 332). Dans *Watershed*, ce schéma est inversé, car c'est Robert Hawks qui recueille Louise lors d'une tempête de neige ; mais puisque cet événement déclenche le processus de redécouverte identitaire du protagoniste, l'on peut parler d'un secours apporté contre un égarement moral. Ou bien Everett, qui a lu Gerald Vizenor, avait-il à l'esprit sa variation sur ce thème, dans laquelle la taille est déterminée par l'orgueil, et où les blancs sont les « Tall People », alors que les Indiens sont les « Little People » (*The people Named the Chippewa*) ?

Les rêves ont aussi leur importance dans le récit, tout comme dans la spiritualité amérindienne, mais il serait difficile de décider si leur interprétation doit être plutôt chamanique ou plutôt psychologique. Dans l'un de ces rêves, Robert se trouve sur le porte-avions Theodore Roosevelt, où il rencontre un Indien en costume traditionnel qui lui fait remarquer que le vaisseau est échoué sur une plaine boueuse (42-43). Si l'on se souvient que ce président était un chasseur émérite, héritier de l'éthique de la Frontière et fondateur de plusieurs parcs nationaux, cet épisode du début du roman prend une dimension proleptique en confrontant le protagoniste avec certains des thèmes principaux de sa quête. D'ailleurs, le fait qu'il y ait blocage et pénurie d'eau anticipe les découvertes de la suite. Lors d'un autre rêve, vers la fin de l'ouvrage, après que Robert a trouvé un élan mort près du barrage contaminé, il s'identifie à un élan aveugle. Prise de conscience identitaire mettant en évidence son propre aveuglement politique et existentiel, ainsi que sa solidarité toute récente avec les Indiens et la nature, le contenu onirique doit-il être en outre associé à une vision « totémique » de son guide animal ?

Enfin, la métaphore filée de l'hydrographie, si elle établit comme la culture amérindienne un rapport intime entre l'homme et le territoire, renvoie encore davantage, de manière quasi-allégorique, à une politique de la représentation ancrée dans l'espace. Les thèmes de détournement, de confluence, de cours principal (« mainstream ») et d'affluents, et même de stratification, peuvent aussi bien s'appliquer à l'histoire américaine, qu'il s'agisse de la confiscation du pouvoir par l'ethnie blanche majoritaire, ou des métissages et convergences bien réels par-delà ces divisions. A charge de preuve, cet insert « documentaire » en italiques, qui se présente comme le verdict d'un juge lors d'un procès au cours duquel ont eu lieu de nombreuses malversations :

*The waters of justice have been polluted, and dismissal, I believe, is the appropriate cure for the pollution in this case.* (135)

Les eaux de la justice ont été polluées, et dans cette affaire le renvoi est, selon moi, le remède approprié à la contamination.<sup>4</sup>

Mais le réseau hydrographique est aussi une figure du texte, ou, pour ainsi dire, le mythe d'un texte incarné dans une topologie.

---

<sup>4</sup> Extraite de la décision de justice concernant l'occupation par l'American Indian Movement du site de Wounded Knee, dans le Dakota du Sud, lieu de mémoire et théâtre d'un massacre perpétré en 1890 par l'Armée américaine sur des civils Sioux sans défense, cette citation prend un relief tout particulier (Julien 123).

## Le partage des mots : hydrographies textuelles

Il y a dans *Watershed* une dimension ludique de réflexion sur la langue, qui vient compliquer, mais aussi unifier, les aspects réaliste et « mythique » du roman. Elle s'incarne principalement dans la métaphore, ou topique, du bassin hydrographique. Vu le sujet du récit, celle-ci renforce la cohérence de l'œuvre, en insistant sur l'importance de l'environnement pour la vie humaine, mais aussi en nous rappelant que le paysage est toujours déjà écrit : il n'y a pas d'appréhension innocente de la nature. Ainsi, beaucoup des digressions (pseudo ?) scientifiques du texte sont susceptibles d'une double lecture.

La description structurale du paysage s'articule autour d'une faille Nord-Sud, recoupée de plusieurs failles Est-Ouest (21). L'on peut y voir une duplication en modèle réduit des lignes de forces de l'histoire américaine, réparties le long d'axes de conquête Est-Ouest, et résultant en une grande fracture entre le Nord et le Sud – au sens géopolitique, où ce dernier représenterait autant le Mexique, par-delà la « Border », que les poches de pauvreté « ethniques » au sein du territoire même des Etats-Unis. Entre parodie et allusion historique, l'onomastique du roman est elle aussi susceptible de lectures variées. La réserve tire son nom de Plata Mountain, « la montagne d'argent » qui rappelle le mythe de l'Eldorado et la réalité de l'exploitation minière du continent, en un mot l'avidité qui présida à la colonisation des Amériques. On y décrit la confluence de Silly Man Creek et de Red Creek, comme une rencontre entre l' « homme stupide » (le Blanc ?) et l' « homme rouge ». De même les canyons s'appellent Tick Canyon, Skinner Canyon, Dog Canyon, et Hell-Hole Canyon : placés sous les signes des tiques, de l'écorcheur – ou d'hommes appelés Tick et Skinner – du chien, et du « trou d'enfer », ces lieux fictionnels rappellent la fonction commémorative de nombreux toponymes étasuniens, tout en composant une histoire de violence et d'épreuves (Smorag 206). S'agit-il principalement d'un rappel du passé pionnier, ou d'un regard ironique jeté sur les relations « raciales » au présent ?

La « figuration » du paysage peut prendre des allures plus précises, à plus petite échelle encore. Ainsi, le texte décrit, dans un insert théorique des pages 176 et 177, une terrasse alluviale que se partagent deux cours d'eau adjacents. Le moins pentu peine à charrier ses alluvions, et lorsqu'il est arrêté par l'autre, se produit une phase active d'envasement : « *an active aggradational phase begins* ». Si l'on n'est pas particulièrement versé dans les nuances de la science hydrologique, l'on peut être surpris que les lits de ces deux cours d'eaux ne fusionnent pas en un seul, comme si leurs berges établissaient un barrage. La proximité des termes « aggradation » (accumulation) et « aggravation » (aggravation, exaspération) nous inciterait à superposer à la composante cartographique un sens d'engorgement social, où une situation d'inégalité chronique peut se dégrader et devenir menaçante. D'autres passages montrent plutôt des confluences, comme celle déjà mentionnée entre Silly Man Creek et Red Creek, qui rappellent la réalité souvent déniée des métissages américains, génétiques, culturels, et textuels.

Les inserts digressifs se disposent eux aussi en réseaux, ramifiés lorsqu'ils se déclinent de manière linéaire, mais aussi quasi-rhizomatiques, quand ils établissent avec les autres éléments du texte des rapports multidirectionnels dépendant plus ou moins de l'acuité, ou même de l'arbitraire, de la lecture. L'un de ces « courants » est celui des extraits de traités – la plupart du temps non respectés – entre le gouvernement américain et les tribus indiennes. Un

autre s'articule autour de la répression contre les activistes noirs et amérindiens. Il y a de plus toute une veine anatomique dans le récit, qui se justifie partiellement par la présence de maladies inexplicables au sein de la réserve ; mais des homothéties structurelles permettent de rapprocher le physiologique de l'hydrologique. Ainsi, l'occlusion du système digestif par des calculs (26) – comme par exemple les nodules au foie de la grand-mère de Louise, dus à l'anthrax mais diagnostiqués par erreur comme un cancer – peut se comparer à l'« aggradation » qui obstrue les cours d'eau. Une analogie partielle s'établit entre la structure anatomique de la langue – fibres verticales, tégument couvert de papilles, glandes séreuses et muqueuses – et la géologie d'un canyon comprenant une « Halgaito tongue », stratification alternée de calcaire, grès et schiste (47/64). Enfin, le tableau de la ramification des nerfs à partir du cerveau (140) peut suggérer celui des embranchements des cours d'eau dans un réseau hydrographique.

Ces correspondances implicites entre macrocosme et microcosme, entre le minéral et l'organique, se fondent sur une similitude de structure. Faut-il y voir une réminiscence de vision exaltée de Thoreau qui, contemplant, dans son exil champêtre de Walden, l'action du dégel sur une pente sableuse, eut l'intuition de l'homothétie fondamentale de tous les ordres de la création, suivant les règles de la mécanique des fluides ?

*It is wonderful how rapidly yet perfectly the sand organizes itself as it flows, using the best material its mass affords to form the sharp edges of its channel. Such are the sources of rivers. In the silicious matter which the water deposits is perhaps the bony system, and in the still finer soil and organic matter the fleshy fibre or cellular tissue. What is man but a mass of thawing clay?*

Etonnantes la rapidité et cependant la perfection avec lesquelles le sable s'organise au fur et à mesure qu'il flue, employant la meilleure matière que fournisse sa masse à former les arêtes tranchantes de son canal. Telles les sources des rivières. Dans la matière siliceuse que l'eau dépose se trouve peut-être le système osseux, et dans la glèbe comme dans la matière organique plus fines encore la fibre de la chair ou tissu cellulaire. Qu'est l'homme sinon une masse d'argile fondante ?<sup>5</sup>

Cette merveilleuse anticipation de la géométrie fractale, où la même forme se répète indéfiniment quel que soit l'ordre de grandeur considéré, sous-tend peut-être implicitement le texte de *Watershed*. Quelle que soit son origine, cette théorie des correspondances met en exergue l'interdépendance entre l'homme et son environnement : la maladie de l'un devient la maladie de l'autre, selon une perspective que ne renieraient ni la spiritualité amérindienne, ni l'écologie contemporaine. Le langage de la science moderne ne fait ici que confirmer une intuition bien plus ancienne. Le texte en acquiert une visée curative : à tous les niveaux, politique, écologique, médical, existentiel, il s'agit de purifier et de dégager des flux entravés. L'expérience cathartique du protagoniste, qui rétablit la communication avec son passé et son identité en s'engageant dans le présent, tout en contribuant au surgissement de la vérité, à la dépollution des cours d'eau de la réserve et, on peut l'espérer, à l'amélioration de la santé des

---

<sup>5</sup> THOREAU, David Henry, *Walden, ou la vie dans les bois* (chapitre 17, « Le printemps »), 1854, trad. Louis Fabulet, 1922, Wikisource, 2008. [http://fr.wikisource.org/wiki/Walden\\_ou\\_la\\_vie\\_dans\\_les\\_bois](http://fr.wikisource.org/wiki/Walden_ou_la_vie_dans_les_bois).

Remarquons que ces correspondances vont jusqu'à désigner allusivement le texte qui les décrit, puisque le schème de base de toute structure, minérale comme organique, est celui de la feuille, avec ses ramifications veineuses reliées par une membrane charnue. « *The Maker of this earth but patented a leaf* » / « Le Créateur de cette terre ne faisait que patenter une feuille ».

habitants, montre bien cet enchevêtrement des niveaux micro- et macro-, de l'individuel au collectif et à la nature<sup>6</sup>.

Si, comme on l'a vu plus haut, le territoire est toujours codé par le langage, qu'il s'agisse des mythes d'origine amérindiens, de l'idéologie de la Frontière, ou de la littérature américaine, à l'inverse, le texte ressemble à un territoire à parcourir, à déchiffrer, à s'approprier ou à respecter. La topographie visuelle de *Watershed* est très fragmentée, manifestant une structure kaléidoscopique. C'est le travail de la lecture que d'établir des liens entre ces blocs typographiques séparés. Au niveau narratif, elle doit ravauder les intrigues, tout comme le personnage tente de donner un sens au présent en renouant les fils de son passé. Un récit secondaire confère profondeur et gravité à la comédie de sa rupture avec sa petite amie, lors d'une confrontation avec le père de celle-ci, gravement malade, qui avant de mourir lui apprend à exiger davantage de la vie. Ce cours mineur, anecdotique, de l'histoire rejoint le courant principal, et contribue à la conversion du personnage. Au niveau symbolique, une bonne partie des digressions décline le thème de la terre et de l'eau, et si la référence à Thoreau est pertinente, elle permet d'élargir encore l'empire de l'hydrographie. Au niveau linguistique, des jeux de mots, des termes ambigus créent de nouveaux réseaux souterrains, partiellement imprévisibles. De même l'onomastique, avec des noms aussi éminemment connotés que Mrs Brown, Robert Hawks, ou Reskin. Grâce à une polysémie savamment cultivée, la langue crée des divergences, des confluences, et des nœuds de communication, dans le cadre d'un système d'échange généralisé.

Dans l'image qu'il propose de lui-même, le texte de *Watershed* superpose à la métaphore textile le schéma du bassin hydrographique. Stratification de l'écriture et arborescence des divers courants thématiques, mais aussi maillage d'un réseau de confluences polymorphe et changeant, sa forme engage en filigrane une réflexion sur les pouvoirs et les pièges du langage. Notre perception de la nature, de l'environnement, et des autres sont toujours filtrés par récits et mythes, dans le sens spirituel comme dans le sens idéologique du terme, qui creusent pour nous des ornières thématiques. De plus, la polysémie et les ambiguïtés de la langue semblent interdire toute relation simple avec le réel. Est-ce à dire que ces dimensions du texte entrent en conflit avec son apparence réaliste, voire engagée ? Il semble que non, en définitive, puisque c'est bien cet aspect qui préside à la lecture : le sens, ni la connaissance ne sont impossibles. Mais, comme dans l'une de ces illusions d'optique où la forme et le fond sont réversibles – par exemple le célèbre dessin où l'on peut voir alternativement la silhouette d'une jeune fille ou le visage d'une vieille femme – la topologie commune du bassin hydrographique représente à la fois l'objet et la forme du roman : au lecteur de décider, au cours de son décryptage, lequel des deux en est le sujet principal. Percival Everett écrit sur les deux modes : fiction plutôt « réaliste » et métafiction, privilégiant l'un ou l'autre selon les œuvres. Dans *Watershed*, cette oscillation ne semble pas remettre en question le régime

---

<sup>6</sup> Claude Julien lit dans la tonalité du texte, son « humour désabusé teinté de satire », un fort pessimisme (127), confirmé au niveau de la diégèse par le fait que les radios ne parlent absolument pas du conflit armé entre FBI et activistes indiens : les révélations de Robert risquent bien d'être étouffées par le pouvoir en place. Ce pessimisme nous semble toutefois tempéré par le transfert au lecteur de la responsabilité de s'informer, de s'engager, de ne pas laisser le roman devenir lettre morte – responsabilité qui est aussi liberté de ne pas franchir le pas entre réalité et fiction.

réaliste, mais nous mettre en garde contre toute illusion de transparence du langage. Le réalisme est envisageable, mais comme l'une seulement des possibilités de l'écriture. Ainsi que l'affirme un personnage dans un autre roman d'Everett, *Erasure* : « *Language never really effaces its own presence, but creates the illusion that it does in cases where meaning presumes a first priority* » / « Le langage ne s'efface jamais vraiment, mais en crée l'illusion dans les cas où le sens affirme sa prééminence » (*Erasure* 44).

Toute parole ou écriture doit se frayer un chemin dans le réseau (linguistique ou hydrographique) : elle ne peut éviter de charrier les alluvions dont elle hérite, mais peut créer des figures originales en reconfigurant le réseau. En un mot, le langage nous charrie, mais il ne nous est pas impossible de déplacer les lignes, de modifier le partage – des eaux, des pouvoirs, des mots...

## Ouvrages cités

- EVERETT, Percival. *Watershed*. Saint Paul, Mn.: Graywolf Press, 1996.  
- *The Body of Martin Aguilera*. Seattle, Wa.: Owl Creek Press, 1997.  
- *Erasure*. Hanover, NH, and London: University Press of New England, 2001. Tr. fr. A-L Tissut. *Effacement*. Actes Sud, 2004.  
- *God's Country* [1994]. Boston : Beacon Press, 2003.  
- *Wounded*. Saint Paul, Mn.: Graywolf Press, 2005. Tr. fr. A-L Tissut. *Blessés*. Actes Sud, 2007.
- CASTANEDA, Carlos. *L'herbe du diable et la petite fumée* [1968]. Tr. fr. M. Kahn, N. Ménant et H. Sylvestre. Paris, LGE, 10/18, 1972.
- CARPENTIER, Alejo : *Los pasos perdidos*. México, Ediciones y Distribución Iberoamericana de Publicaciones, 1953. Tr. fr. René Durand. *Le partage des eaux*, Paris, Gallimard, Folio, 1956. Tr. ang. H. de Onis. *The Lost Steps*. New York: Knopf, 1956.
- CLARY, Françoise. « *Watershed and The Body of Martin Aguilera: The Representation of a Mixed People* ». JULIEN, Claude and Anne-Laure TISSUT, eds. *Reading Percival Everett: European Perspectives*. CRAFT n°4. Tours: Université de Tours, 2007. 169-182.
- HEMINGWAY, Ernest. "Big Two-Hearted River" [1925]. *The Snows of Kilimanjaro*, New York: Vintage, 2004. pp. 116-137.
- JULIEN, Claude. « Text and Paratext Interaction in *Watershed* ». JULIEN, Claude and Anne-Laure TISSUT, eds. *Reading Percival Everett: European Perspectives*. CRAFT n°4. Tours: Université de Tours, 2007. 119-131.
- MOONEY, James. *History, Myths, and Sacred Formulas of the Cherokees* [1891, 1900]. Fairview, NC: Bright Mountain Books, 1992.
- OWENS, Louis. *Other Destinies: Understanding the American Indian Novel*. Norman: University of Oklahoma Press, 1992.

- SMORAG, Pascale. « Lorsque la *Gorge de l'Assassin* se reflète dans la *Rivière des Nymphes*: de l'exaltation toponymique dans l'Ouest américain ». M. FEITH, ed. *Nationalismes et régionalismes : Amériques Modes d'emploi*. Nantes : CRINI eds., 2008. 205-221.
- THOREAU, David Henry. *Walden, or Life in the Woods* [1854]. Princeton: Princeton University Press, 2004. Tr. fr. Louis Fabulet, *Walden, ou la vie dans les bois*. 1922, Wikisource, 2008. [http://fr.wikisource.org/wiki/Walden\\_ou\\_la\\_vie\\_dans\\_les\\_bois](http://fr.wikisource.org/wiki/Walden_ou_la_vie_dans_les_bois).
- VIZENOR, Gerald. *The People Named the Chippewa: Narrative Histories*. Minneapolis: University of Minnesota Press, 1984  
- and Robert A. LEE. *Postindian Conversations*. Lincoln: U Nebraska P, 1999.
- WRIGHT, Richard. *Native Son* [1940]. New York: Harper Collins, 1998.

### Biographie

Michel FEITH est maître de conférences en littérature américaine à l'Université de Nantes, et membre du CRINI. Après la soutenance de sa thèse de doctorat, *Myth and History in Chinese American and Chicano Literature* (1995), il a publié des articles sur Maxine Hong Kingston, Gerald Vizenor, John Edgar Wideman, Percival Everett et la Renaissance de Harlem. Il a dirigé *Jean Toomer and the Harlem Renaissance* (Rutgers University Press, 2001) et "*Temples for Tomorrow*": *Looking Back at the Harlem Renaissance* (Indiana University Press, 2001), avec le Professeur Geneviève Fabre, trois volumes sur le nationalisme et le régionalisme à l'Université de Nantes : *Nationalismes et régionalismes : Survivances du romantisme ?* (2004), et *Des Nations, avec ou sans Etat ?* (2005), et *Nationalismes et régionalismes : Amériques Modes d'emploi*. Nantes, CRINI Editions, 2008. Sa dernière publication en date, co-dirigée avec Pilar Martinez-Vasseur, est *Paroles de vainqueurs, paroles de vaincus : réécritures et révisions*, Nantes, CRINI Editions, 2012.